



**Fédération Ouest
du
Francoprovençal**

Lettre d'informations n° 19 – mars 2026

Patouanyouz

La brava lingua de vé nou

Sommaire :

- Éditorial
- Textes multi-langues
- Histoires d'ici et d'ailleurs
- Dictons et proverbes
- Mots croisés
- Émissions radio

Éditorial

Cette année, pour m'adresser à vous, j'avais cru trouver une bonne idée.

C'était à la suite d'une émission culinaire où l'autrice du livre « Le meilleur couscous du monde est celui de ma grand'mère » présentait de très nombreuses recettes de couscous d'où il ressortait qu'il existe autant de couscous que de faiseurs de couscous

Vous me voyez venir ? Non ? Dans ma petite tête, je m'étais dit : bon sang, mais c'est bien sûr, c'est comme le francoprovençal, il a autant ou presque de parlers que de francoprovençaux. Et puis, cela me rappelait cette phrase mainte fois entendue : « Ma grand'mère parlait patois ». Le patois, comme la recette du couscous se transmettait par les femmes, mères ou grand-mères. Mais là, mon raisonnement tenait déjà moins bien la route car pour ma part, je l'ai surtout entendu dans la bouche de mes voisins discutant avec mon père même si ma mère employait souvent des mots que je ne retrouvais pas dans mes livres scolaires.

Il me fallait donc trouver une autre accroche.

C'est alors que le directeur actuel de la Comédie française me rappela cette devise de notre Théâtre national : « Être ensemble et être soi-même ». N'est-ce pas l'idée première qui a conduit à l'existence de notre Fédération Ouest du Francoprovençal et à motiver son action : préserver les particularités de chacun de ses groupes tout en les poussant à agir ensemble à la défense et illustration de cette langue enfin reconnue à part entière, tout en se gardant bien d'intervenir ou d'entraver les travaux qu'ils accomplissent en leur sein mais aussi sans oublier de les encourager à les communiquer aux autres ?

Et c'est ici que, peut-être, si je puis le dire, le bât blesse quelque peu. Même si, au cours de nos rencontres, chacun a l'occasion de dire ce qu'il se passe dans son association, ces échanges me semblent trop peu nombreux et surtout, ne laissent guère de traces.

Heureusement nous avons la parution bisannuelle de Patouanyouz dans lequel les esprits curieux pourront découvrir la langue de nos micro-régions à travers des histoires, le mot-croisé et, depuis 3 numéros, un texte unique transcrit sous plusieurs formes régionales.

Pour en revenir à cette devise, elle est donc porteuse de sens mais peut-on s'abriter sous un si fier étendard lorsque l'on sait que c'est l'hégémonie de la langue française qui a entraîné le déclin de nos parlers locaux ?

Alors je me permets de vous rappeler celle que nous avons choisie et que nous mettons si peu en avant :

« Y sant los p'téts ris que fesant le grindes revires »

dont la simplicité me semble bien correspondre à l'esprit qui nous anime : défendre et faire connaître notre langue et sa culture régionale. L'idée d'un flot d'eau vive est si proche de la volonté qui nous anime, à savoir de la faire circuler, de la voir irriguer la pensée de chacun et de nous abreuver confraternellement. Ah ! J'allais oublier. Vous venez sans doute de lire mon dernier éditorial car je vais tout prochainement laisser ma place de président de la FédOf à un ou une autre qui saura poursuivre les actions entreprises. Alors, continuons vaillamment de travailler ensemble !

René Corgier, président de la FédOF.

Texte multi-langues

Proposé par René Corgier

Au marché

- Bonjour monsieur.
- Bonjour, ma petite dame.
- Je voudrais une botte de poireau.
- Voilà.
- Une livre de carottes.
- Et avec ça ?
- Un kilo de pommes de terre.
- Madame va préparer un bon pot-au-feu.
- Vous avez raison. Vous n'avez pas des fraises ?
- Non, ce n'est pas encore la saison.
- Alors, mettez-moi quelques pommes.
- Ça fera 8 euros 50.
- Au revoir, à la semaine prochaine.

U marsié

- Bondzeu, monscheu.
- Bondzeur, ma p'tête dame.
- Dze voudreu na boueûte de poueûrun.
- Vetia.
- Ina livre de pasteûnade.
- É avui cin ?
- Un kilo de treuffe.
- Madame vé préparo un bon buyi.
- Veu z'aviz treuvo.Veu n'avis pos de mayeuses ?
- Nan, i n'é po inkeu la sézan.
- Alô, beti-ma quoque poueûmes.
- I fera uiz euros cinquante.
- A reva. A la seman-ne que vant.



[René Corgier – Los Amis du Dzordzes – Graha – Amplepuis (Rhône)].

Note : la façon d'écrire les mots se base plus ou moins sur le dictionnaire d'Auguste Comby. Bondzeu et bondzeur diffèrent car les deux personnages ne viennent pas du même village.

U martia

- Bondzeur monscheu.
- Bondzeur dame.
- Dze vudrés na beut de pores.
- Vetia.
- Na livre de posteunade.
- Et avoua cinquié ?
- On kilô de treuffes.

- Dame va péparo on bon bli de vyande.
- Veus aviz rason. Veus n'aviz pô de mayeusses.
- Non, i n'est pô la sazou.
- Alours, betoz ma quoques peumes.
- Çin fera huit euros cinquante.
- Arevai, à la seman-ne que von.

[Michèle Roubaud – Lous Greneuillards du Biaudzeulé – Saint-Julien (Rhône)].

Au mar'tsi

- Bien l'bondzore m'sieu.
- Bien l'bondzore ma p'tite fenne.
- D'ze voudro eune botte de poreaux.
- T'né don.
- Eune live de pastonades.
- Hé avoui cintié ?
- On kilo de treufes.
- La fenne va préparo on bon pot au feu.
- Yé ben vrai, vo n'avo po de fraises.
- Non, yé encore po la saison.
- Ben, metti m'don quelques pommes.
- Y fra 8 euros 50.
- A s'té d'zo, à la s'maine que vin.

[André Lacharme – Sauvegarde du Patrimoine de Monsols – Monsols (Rhône)].

Ou marchi

- Bonjour bien monsu.
- Bonjour bien brôva fenno.
- O me faudreut ina botta de porrées.
- Vékia.
- Ina yivre de pastonades.
- Et avoué quyin.
- ĩn killo de truffes.
- Vos songi de preparô ĩn bon rutchi ?
- Vos ayis bien raison. Vos n'ayis pôs quôques mayosses ?
- Ah non ! o n'é pôs la saison !
- Alors, beutô me don quôques pommes.
- O fara hui yuros et cinquante centimes.
- A revaire, et à la semana que vient ?

[Lucien Piégay - Los Barbelous - Amis du Francoprovençal en Pays Lyonnais – Yzeron (Rhône)].

U marsha

- Bonzhou monsu.
- Bonzhou ma peteta dama.
- Zhe vedre na bouta de poure.
- V'tya.
- Na livra de caroute (rassene).
- Pi avoua sèteye ?
- On tyilô de catroulye.
- Madame vu prepazhô on bon buli.
- Vouj'ate rajon. Vou n'ate pô de frôje ?
- Non, é ne pô oncouzhe la chajon.
- Alor, metô me côque poume.
- É fezha oue euro chintyèta.
- A vou reva, à la chemaнна que vin.

[Jean-Paul Pobel - Écomusée Maison de Pays en Bresse – Saint-Étienne-du-Bois (Ain)].

U marshiâ

- Bonzhou monsu.
- Bonzhou ma p'tä dama.
- Zhe voudre. na boutta de poure.
- Ve.tiä.
- Na livra de caroutes.
- Pli davoui cintie ?
- On kilô de catrouilles.
- Madama vu faire on bon bouilli ?
- Vous jêtes rason. Vous navô pouont de frôjes ?
- Non, é ne pô la saison.
- Bin, betê me quéques poummes.
- E va faire woui eurôs cinquinta.
- A reva, à la chemiнна que vint.

[Marc Mornay – Patois, Traditions et Métiers d'Autrefois – Saint-Trivier-de-Courtes (Ain)].

Histoires d'ici et d'ailleurs

Ïn jor de marchi

Lo Justin et la Benoîte de vé San Martchin allôviant ou marchi de San Ju, su la placi de Trion, tous los sando de madjin. Y vindjant de burro, de cabrions, de naveus, de postonnades, de porrées, de choux, de truffes, et bien intindu de lapins et de polailles.

La Benoîte éte ina fôrta feuna, et in tous sens ! O vé yeule que portôve le culottes à la maison, et in mé, l'éte fran grousse, bien mé que se polailles ! Lo Justin, qu'éte ju et étriquô comme ïn passe-laceut, n'ayeut pôs la loi.

A la fin dou marchi, y l'ayant quôsi tot vindu, mais o restôve ina polaille qu'éte ïncore pôs mô grousse, et parsonne ne la veillant, et pa cause !

Lo Justin djsit à la Benoîte :

- O n'y a qu'a baissi lo prix, le modara mi, je ne volons pôs la remontô vé chi nos !

La Benoîte montchit su se grands chiviaux :

- Jamé je ne baissirai lo prix, l'é bien trop jôilla !

In attendant, le s'asseutchit su ïn cabelot de l'eutrôble, qui l'immenayant toujours pa s'y assetô dins la madjinô. Mais quand le s'asseutchit, son davantchi n'éte plus assez long, et avoué se grousses couésses, o remontôve ïncore mé ! Le gins que passôyant, vayant tot, jusqu'à le culotte !

Lo Justin se n'apparçut, et à fit signe à sa feuna de tchiri su son davantchi. Le ne compregnit pôs ce qu'a veuillôve, le crayeut que le Justin y djsôve de baissi lo prix de la polaille. La Benoîte y repognit :

- Non, je ne baissirai jamé !

Lo Justin y fit comprendre ïncore ina vais, mais, yeule, le se beutchit à gueulô comme ïn putois :

- Je ne baissirai jamé, te te rind pôs compte, la bétchi est bien trop jôilla !!

Lucien Piégay - Los Barbelous - Amis du Francoprovençal en Pays Lyonnais – Yzeron (Rhône)] - Extrait du livre « Lo patois de vé chi ne ».

Un jour de marché

Le Justin et la Benoîte de Saint Martin allaient au marché de Saint Just, sur la place de Trion, tous les samedis matin. Ils vendaient du beurre, des cabrions, des navets, des carottes, des poireaux, des choux, des pommes de terre, et bien entendu des lapins et des poules.

La Benoîte était une forte femme, et dans tous les sens du terme ! C'est elle qui portait la culotte à la maison, et qui plus est, elle était vraiment grosse, bien plus que ses poules ! Le Justin qui était maigre et étriqué, comme un passe-lacet, n'avait pas la loi. À la fin du marché, ils avaient quasi tout vendu. Il restait une poule qui était pas mal grosse, et personne ne la voulait, et pour cause !

Le Justin dit à la Benoîte :

- Il n'y a qu'à baisser le prix, elle partira mieux, nous n'allons pas la remonter chez nous !

La Benoîte monta sur ses grands chevaux :

- Jamais je ne baisserai le prix, elle est bien trop jolie !

En attendant, elle s'assit sur un tabouret (*à 3 pieds*) de l'étable qu'ils emmenaient toujours pour s'asseoir dans la matinée. Mais quand elle s'assit, son tablier n'était plus assez long, et avec ses grosses cuisses, il remontait encore plus. Les personnes qui passaient voyaient tout, jusqu'à la culotte !

Le Justin s'en aperçut, et il fit signe à sa femme de tirer sur son tablier. Elle ne comprit pas ce qu'il voulait, elle croyait que le Justin lui disait de baisser le prix de la poule. La Benoîte lui répondit :

- Non, je ne baisserai jamais !

Le Justin lui fit comprendre encore une fois, mais, elle, elle se mit à gueuler comme un putois :

- Je ne baisserai jamais, tu ne te rends pas compte, la bête est bien trop jolie !!

Lou marsha du velazhou

Dè lou tin, é y'ave on marsha tui lé londi a Sèt'Étyenou-du-Beu. Lé fremi, u pleu le fremizhe, venivon i vèdre jo marshèdi : de poule dè jo grè cazhe a baron de beu, de pinzhon dè jo feloushe, mè oncouzhe de froumazhou de vashe u de shevra, pi, dè lé grè pani, de livre de beurou byin èvourtelya dè de papi sulfurija pi de foulye de repazhò umidou pe concharvô la frèshyo.

L'arevôvon è vatezha a shevô, on peu avè neuy'ozhe pe ch'instalô su lou marsha, le cazhe poujô pe tara è rinshe, lé pani su lé ban prévu pe sèteye.

Lou marsha, anoncha pe la lyousheta du garde, quemèchôve a neuy'ozhe.

Pèdè que léj'oumou alôvon dépaye le vatezhe u fon du marsha pi èmenôvon jo shevô a l'étyuzhi, le fene réstôvon pe vèdre jo marshèdi, che que reprezètôve lé seu pe l'ètretin du minnazhou.



Lors de la célébration du centenaire de la percée de l'Avenue Alsace Lorraine à Bourg-en-Bresse (Ain) en juillet 1995

Lé coucati arevôvon, ch'arétôvon devè le cazhe, lej'uvrivon pi seurtivon na voulalye è la tenyè pe léj'ôle. I seulyôvon su le pleme pe décrevi la pé pi zhuzhe che l'éve byè grôcha, è prenvon n'ôtra. Apré, l'écrizhôvon on chifrou su na peteta foulye de papi pi la tèdivon a la fremizhe que l'acsèptôve u pô.

Lé pri shèzhôvon shôque londi, suivè la chajon don bin la cantitô de marshèdi metô su lou

Le marché du village

Autrefois, il y avait un marché chaque lundi à Saint-Étienne-du-Bois. Les fermiers, ou plutôt les fermières, venaient y vendre leurs produits : des poulets dans leurs grandes cages à barreaux de bois, des pigeons dans leurs filoches, mais encore des fromages de vaches ou de chèvres et, dans les grands paniers, des livres de beurre bien enveloppés dans du papier sulfurisé et des feuilles de bettes humides pour conserver la fraîcheur.

Ils arrivaient en voiture à cheval, un peu avant neuf heures pour s'installer sur le marché, les cages posées par terre en rang, les paniers sur des bancs prévus à cet effet.

Le marché, annoncé par la clochette du garde-champêtre, commençait à neuf heures.

Pendant que les hommes allaient dételer les voitures au fond du marché et emmenaient leurs chevaux à l'écurie, les femmes restaient pour vendre leurs produits, ce qui représentait l'argent pour l'entretien du ménage.



Foire à l'Ancienne à Coligny (Ain) en août 2001

Les coquetiers arrivaient, s'arrêtaient devant les cages, les ouvraient et sortaient une volaille en la tenant par les ailes. Ils soufflaient sur les plumes pour découvrir la chair et juger si elle était bien grasse, en prenaient une autre. Puis, ils écrivaient un chiffre sur une petite feuille de papier et la tendaient à la fermière qui l'acceptait ou non.

Les prix changeaient chaque lundi, suivant la saison ou la quantité de marchandise mise sur le marché.

marsha. La voulalye (poule, poulalye, euye, pintade, cana) pi lé lapin che vèdivon a la pyeche, suivè jo greucho ; lé pinzhon che vèdivon pe pa, lou beurou éve condissyounô è livra pi léj'oue che vèdivon a la doujinna.

È mil neu sè vint' si, lou mèzhe ave déssidô que lou marsha che tindre su la peteta plache è su vè de l'élije. É fô imaginô lou bri de la vremena de la cazhe, lé coucati pi lou mondou que ch'interpelon, que marshèdon, pi quemè on retreuve la plache a la fin du marsha, avoua lou papi pe tara, le zhonnache pi le pleme.

Lou tyuzhò de cheli tin tye pi mémou l'évêque zhuzhèvon que lou marsha devre che teni su l'ôtra plache du velazhou, mé lou mèzhe ne veljve pô sédô. Apré sétye, l'évêque a déssidô de froumô l'élije tui lé londi matin. Lou tyuzhò ye meu n'è ple ta pi l'évêque a atèdu d'ava l'asuzhanche que lou marsha alôve tyetô la plache de l'élije pe noumô on nouvè tyuzhò.

Lou marsha a continuô tinc'a la fin de lez'enô mil neu sè chintyèta.

Marie-Josette Subtil - Écomusée Maison de Pays en Bresse – Saint-Étienne-du-Bois (Ain).

Le cayon que dzape

Le Glaude prind invia d'allo u martia de Montmarle pe adzeto on neuran. I fat biau tim d'avri, et le travar ne presse pô pe le meumin. Beune ocajon de modo u martia à le bêtes. Al arrove à Montmarle sus le cop de nuf heures, le martia est animo pe de mesichins. Glaude deminde lous pris de lous cayons, repère intremis on grind nonbro de cayons, ion qu'a la piau ben ruze. Alours a décide de fere implète de cetu dzouli norain. Apré ava paiyo son cayon, a met la bête dins na bodze, et va bare peu avoua le martsind. Apré ava biu, a va vé son frore, que reste à Montmarle, pe gouto. A lasse le norain dins la bodze.

Apré le gouto, al in-méne son frore, u cabaré pe prindre le cofé. A treuve de copins, bat on peu, dzyeue na partia de bora, pard et gogne, bat on second peu, pis on tragéme.

Pe crante de rintro la nare, a dit areva à son frore,

La volaille (poulets, poules, oies, pintades, canards) et les lapins se vendaient à la pièce, suivant leur grosseur ; les pigeons se vendaient par paire, le beurre était conditionné en livre et les œufs se vendaient à la douzaine.

En 1926, le maire avait décidé que le marché se tiendrait sur la petite place au sud de l'église. Il faut imaginer le bruit de la volaille dans les cages, les coquetiers et les gens qui s'interpellent, qui marchandent, et l'état de la place à la fin du marché avec les papiers par terre, la fiente et les plumes.

Le curé de l'époque et même l'évêque jugeaient que le marché devrait se tenir sur l'autre place du village, mais le maire ne voulait pas céder. Alors, l'évêque a décidé de fermer l'église tous les lundis matin. Le curé est meurt un an plus tard et l'évêque a attendu d'avoir l'assurance que le marché allait quitter la place de l'église pour nommer un nouveau curé.

Le marché a continué jusqu'à la fin des années 1950.

Le cochon qui jappe

Claude prend envie d'aller au marché de Montmerle pour acheter un nourrain. Il fait un beau temps d'avril, et le travail ne presse pas pour le moment. Bonne occasion de partir au marché aux bestiaux. Il arrive à Montmerle sur le coup de neuf heures, le marché est animé par des musiciens. Claude demande les prix des cochons, repère entre un grand nombre de cochons, un qui a la peau bien rose. Alors il décide de faire emplette de ce joli nourrain. Après avoir payé son cochon, il met la bête dans un grand sac, et va boire un pot avec le marchand. Après avoir bu, il va manger chez son frère, qui habite Montmerle. Il laisse le nourrain dans le sac.

Après le repas, il emmène son frère au cabaret pour prendre le café. Il trouve des copains, boit un pot, joue une partie de bourre, perd et gagne, boit un second pot, puis un troisième.

Par crainte de rentrer de nuit, il dit au revoir à son

met la bodge sus son dos, prend le tsemon du reteur, in conpanyi de doux copins. In reute, le neurandins la bodge se guéminte, çin ne l’amuse pô d’être baloutô sus l’échéne du Glaude.

Arrevos à la Cruix de Belavelle, sus le pouan de se séparo, is décidont de bare insian on dari peu. Le neurandins sa bodge est dépozé seus la leudze de l’aubardze. Lous tras compères s’atrôblont, is tronquont, mé apré ava biu is ont fan, is décidont de mindier on meurschô : le gouto de médi est louan !

La seupe mindiée, u lyeu de s’in rinteurno, is décidont de dzeuyer le cofé u cortes. De pou d’ava sa in reute, is buvont on darri peu et se sèpèront. Le Glaude va dzeusqu’à la lodze, prend la bodge, et la pourte sus se z’épales, malgra qu’a féstone on pu seus la leune, al arrove à avincho.

Vetia qu’in tsemon al intind dzapo, a s’aparça que le bri sourt du farda qu’a pourte :

« T’os pô besouan de dzapo coeume on tsin ! Dze sas ben que t’es pô on tsen ! Que t’es on petet cayon, on sapré petet cayon de ren de teut ! »

Le bri s’arrête, Glaude martse, mé quind le sa balote, al intind dzapo.

« T’os pô f’ni ! Te vus me monto le cô ! Me fére crare que t’es on tsen ! Dze sas ben que t’es on cayon ! Si te dzapes incoure, dze te fous na schliappée, espèce de cayon mal appris ! »

Al arrove vé sa, on que sa feune l’attind, mé in coulère qu’on beurdon. Al aculye son heume in le creblint de meuts désagriobles : tréne la grolle, sa à von...

Vré calme, Glaude rebrique :

« Coése te don, barbéle, te ne sas pô ce que te dis. Vons va, Dzone, dze te raméne on petet cayon qu’on va ingrècho et mindier pe la Neuyé, on cayon espècial que sat dzapo. »

Al pose le sa à bô, l’uvre, on dzoune tsen in sourt et dare se sôve, la quoua intremis le schliappes. Teut ébôdi, Glaude le regorde s’incorir, et fat la conclujon suivinte :

« Al avove rason de dzapo, i est ben on tsen. »

Michèle Roubaud – Lous Greneuillards du Biaudzeulé – Saint-Julien (Rhône) – Extrait d’un texte d’Émile de Villié, adapté par Godzon.

frère, met le sac sur son dos prend le chemin du retour, en compagnie de deux copains. En route le nourrain se lamente, cela ne l’amuse pas d’être balloté sur l’échine de Claude.

Arrivés à la Croix de Belleville, sur le point de se séparer, ils décidont de boire ensemble un dernier pot. Le nourrain toujours dans son sac est déposé sous la remise de l’auberge. Les trois compères s’attablent, ils trinquent, mais après avoir bu, ils ont faim...ils décidont de manger un morceau : le repas de midi est loin !

La soupe mangée, au lieu de repartir, ils décidont de jouer le café aux cartes. De peur d’avoir soif en route, ils boivent un dernier pot et se sèparent. Claude va jusqu’à la remise, prend le sac, et le porte sur ses épaules, bien qu’il festonne un peu sous la lune, il arrive à avancer.

Voilà qu’en chemin il entend aboyer, il s’aperçoit que le bruit sort du farda qu’il porte :

« T’as pas besoin de japper comme un chien ! Je sais bien que tu n’es pas un chien ! Que tu es un petit cochon, un sapré petit cochon de rien du tout ! »

Le bruit s’arrête, Claude marche, mais quand le sac ballote, il entend aboyer.

« T’as pas fini ! Tu veux me monter le coup ! Me faire croire que tu es un chien ! Je sais bien que tu es un cochon ! Si tu jappes encore, je te fous une raclée, espèce de cochon mal appris ! »

Il arrive chez lui, où sa femme l’attend, plus en colère qu’un bourdon. Elle accueille son homme en le criblant de mots désagréables : traîne la grolle, sac à vin...

Très calme, Claude répond :

« Tais toi donc, bavarde, tu ne sais pas ce que tu dis. Viens voir, Jeanne, je te rapporte un petit cochon qu’on va engraisser et manger pour Noël, un cochon spécial qui sait aboyer. »

Il pose le sac à terre, l’ouvre, un jeune chien en sort et vite se sauve, la queue entre les jambes. Tout ébaudi, Claude le regarde détalier et fait la conclusion suivinte :

« Il avait raison de japper : c’est bien un chien. »

Lou marshyè de Remené

Dan lou tan, lou marshyè de Remené ére lou p'inpourtan de la réjyon. Lou mondou de Sin Trevi, de Servenyè, de Verno, de Kuechyè, de Vékou amenivan vandre jo marshyandi : lou bouarou, lé jouè, lé froumôzhou, lé pinzhon, la vremenè pi lé vé.

Lou vonderdi mètïn, é y an arevive pe toute le route pi le sharire an bisiklète, an voterè a resor, an redali ; sé ke demourivan pré de Remenè amenivan dé ko jo poule dan na kyèzhe su on pete berou, ou mémou on vé. Na fo la marshyandi peuzè su lou marshyè, lé vé éteshyè a la shon-nè su la plèse de la baskulè, lé j'oumou alivan dépleyi lé shevô dan le z'ékueri. Lé vôle d'ékueri lé j'éteshivan, lé survelyivan, il avan jo étron-nè.

A vouit eure lou garde chon-nive. Lé beushi de la réjyon, lé chevilyar de Lyon pi de la Savoua che tenyan prétou pe markè jo vé. Kan il an avan fôta pi ke la marshyandi le ji konvenye, il ashetivan dé ko devan ke la lyoushe chou-ne ; on dize ke lé vé éran « u fouè » ; é falye surtou pô che fère prandre. Na fo vandu lé vé pôchivan a la pézô.

Tan ke lou tron a pôchô, lé lyonè fozan livré an gare ; lé beûshi an-menivan lé vé an kamyon. Lé kontou che réglivan u bistrô. Tou lé kafé éran plin dink' a gran midi. Lé pe greû marshyè de vé éran u renouvé ; an mé-jouan, on voze dé ko mé de tro chan vé.

La voulalye che vandive apré ; a neû y-eure lou garde chon-nive ; lé pinzhon che vandivan lé premi ; lé zheûnou che fozan kyéke seû pe fère lé manyè. Le fene ch'ékipivan dé poule, de le kyènè, dé lapin, k'ale livrivan, na fo vandu, vé lé koukati ke ranplivan jo kyèzhe su lé kamyon.

Lou mouman ére venu de fère jo koumichyon pe la cheman-na su lé ban don bin a l'épiseri. Lé j'oumou ashetivan ari tou che k'é falye pe jo travô pi pe neuri le bête.

A Sin Trevi, é y a avu pandan lontan on pete marshye lou londi. Le fore du diz'ui pi du vint e ui désanbre, latye du vint e deû septanbre an

Le marché de Romenay

Autrefois, le marché de Romenay était le plus important de la région. Les gens de Saint-Trivier, de Servignat, de Vernoux, de Curciat et de Vesours amenaient vendre leurs produits : le beurre, les œufs, les fromages, les pigeons, la volaille et les veaux.

Le vendredi matin, les paysans arrivaient de toutes les routes et charrières, à bicyclette, en voiture à ressorts, en remorque ; ceux qui habitaient près de Romenay amenaient parfois leurs poulets dans une cage sur une petite charrette et même leur veau. Une fois la marchandise posée sur le marché, les veaux attachés à la chaîne sur la place de la bascule, les hommes allaient dételer les chevaux dans les écuries. Les valets d'écurie les attachaient, les surveillaient, ils avaient leur étrenne.

A huit heures, le garde sonnait. Les bouchers de la région, les chevillards de Lyon et de la Savoie se tenaient prêts pour marquer les veaux. Lorsqu'ils en avaient besoin et que la marchandise leur convenait, ils achetaient parfois avant que la cloche sonne ; on disait que les veaux étaient « au feu », il ne fallait surtout pas se faire prendre. Une fois vendus, les veaux passaient à la pesée.

Tant que le train a passé, les Lyonnais faisaient livrer en gare ; les bouchers emmenaient leurs veaux en camion. Les comptes se réglaient au bistrot. Tous les cafés étaient pleins « jusqu'à grand midi ». Les plus gros marchés de veaux étaient au printemps ; en mai-juin, on voyait parfois plus de trois cents veaux.

La volaille se vendait après ; à neuf heures le garde sonnait ; les pigeons se vendaient les premiers ; les jeunes se faisaient quelques sous pour faire les « magnats ». Les femmes s'occupaient des poulets, des canards, des lapins qu'elles livraient, une fois vendus, aux coquetiers qui remplissaient leurs cages sur les camions.

Le moment était venu de faire les commissions pour la semaine sur les bancs ou à l'épicerie. Les hommes achetaient aussi tout ce qu'il fallait pour leurs travaux et pour nourrir le bétail.

A Saint-Trivier, il y a eu pendant longtemps un petit marché le lundi. Les foires des 18 et 28 décembre, ainsi que celle du 22 septembre ont disparu, il y a

disparu é y a mé de trante an.

Lou marshyè de Remené n'a ple ni voulalye, ni vé depi vint chonk an.

Association Patois, Traditions et Métiers d'autrefois, extrait de l'ouvrage « Les Anciens vous racontent en langage d'autrefois - La Vie en Bresse » - Juillet 2001

Note : Romenay est situé en Saône-et-Loire, presque à la limite du département de l'Ain.

Fère d'Autrevé et fère d'ané

« La Sélerie Baude », yeun Mazan Famyliâl', a féto ces cint ins à la fère de Beaucroissant. Al silleune les fères et los martsieus de la rédzion dipeu les décennies. La fère de Beaucroissant, que fèt' c'tannée sa huét cint quatre^{yém}, y é un effé in rindi veus commercial inconteurnable.

Marc Antoine Baude, que diridze à c'taur la « Sélerie Baude » avoué ses frores, a féto, mi septimbre doux miles vengt cinq, los cint ins de prézince de l'intreprise à la fère de Beaucroissant. Al raconte l'histoire de la famille de la sélerie u travars dos fères.

« In diz nou cint vengt cinq, mon grind pore é v'nu le parmi co à la fère avoué ses patrons, à pi, avoué una tsareute é de mulets, dipeu Roman-sur-Isère dins la Drôme. Apré plusieurs dzours passo seur place, als on dromi, dins leur tsareute à Tullins seur le tseman du reteur. »

A c'époque, teut le monde veulant veni à la fère de Beaucroissant. Le Luis Mandrin, le grind contrebindi, né dins le villadze vésin de San Etienne De San Zoirs, que fezève commarce de tsivo à la Beaucroissant, y revindait mém los tsozes volos.

« Mon grind pore disant que yeteu le rindi-veus de teus los petits voleurs de Frince. La sélerie Baude é fondo in miles nou cint trinte huét. Mon grind pore a vindu seur los fères et los martsieus. Al y vind ses fabricachions preparo avoué souan los semaines avint. Ma grind more me dési seuvint que, quinze dzeurs devint la fère, il ne falleut po lui parlo, tint a l'éto énarvo. »

Los parints de Marc Antoine repreunent à leur teur l'intreprise in miles nou cint septante nou.

In doux miles vengt cinq, Marc Antoine é l'héritier d'in savouère fare qu'auré pu se pardre avoué le

plus de trente ans.

Le marché de Romenay n'a plus ni volailles, ni veaux depuis vintg cinq ans.

Foire d'Antan et foire d'aujourd'hui

« La Sellerie Baude », une Saga Famiale, a fêté ses 100 ans de foire à Beaucroissant. Elle sillonne les foires et les marchés de la région depuis des décennies. La foire de Beaucroissant, qui fêtait cette année sa 804^{ème}, est effet un rendez-vous commercial incontournable.

Marc-Antoine Baude, qui dirige aujourd'hui la « Sellerie Baude » avec ses frères, a fêté, mi-septembre 2025, les 100 ans de présence de l'entreprise à la foire de Beaucroissant. Il raconte l'histoire de la famille et de la sellerie à travers les foires.

« En 1925, mon grand-père est venu la première fois à la foire avec ses patrons, à pied, avec une charrette et des mulets, depuis Romans-sur-Isère dans la Drôme. Après plusieurs jours passés sur place, ils ont dormi dans leur charrette à Tullins sur le chemin du retour. »

À l'époque, tout le monde voulait venir à la foire de Beaucroissant. Louis Mandrin, le fameux contrebandier, né dans le village voisin de Saint-Étienne-de-Saint-Geoirs, qui faisait commerce de chevaux à la Beaucroissant, y revendait même les objets volés.

« Mon grand-père disait que c'était le rendez-vous de tous les pickpockets de France. La sellerie Baude est fondée en 1938. Mon grand-père a vendu sur les foires et les marchés. Il y vend ses propres créations, préparées avec soin des semaines à l'avance. Ma grand-mère me disait souvent que, quinze jours avant la foire de Beaucroissant, il ne fallait pas lui parler tant il était stressé. »

Les parents de Marc-Antoine repreunent à leur tour l'entreprise en 1979.

En 2025, Marc-Antoine est l'héritier d'un savoir-faire qui aurait pu se perdre avec le recul de la

retieul de la trachion animole. Mé, l'intreprise que compte una deuzane de parsonnes et doux milyon de tchiffre d'affare, a su évoluo, s'imposo à l'internachional. Als ont travaillo deur, mé à la fère de Beaucroissant, yètève l'évènemint de l'anno.

Marc Antoine seuligne inqueu : Autrevè, il y aveu des fères parteu et des martsieus dins la semaine. Audzord'hui, la fère, yé presque du folkleure. » Audzord'hui, mém si l'impact commercial a évoluo avoué le timps, l'attatsemin resteu intact.

« La fère de Beaucroissant n'a p'tète pleu la même résonince peu neutr' intreprise, mé ne san extrémemin fiare d'avère participo à l'édichion doux miles vengts cinq. Cint ins apré la parmire présince de neutron grind pore, yé une belle fassan d'honoro neutre histoère. C'ta fère appartient u patrimoine familial. On sé ce que los anciens ont induro los parmis co ou y sont v'nus à la fère de Beaucroissant. »

Yvette et Michel Pontet Fargeot - Los amis du Dzordzes – Graha – Amplepuis (Rhône).

traction animale. Mais l'entreprise, qui emploie une douzaine de personnes et réalise un chiffre d'affaires de 2,2 millions, a su évoluer et s'imposer à l'international. Ils ont travaillé dur, mais la foire de Beaucroissant, c'était le truc de l'année.

Marc-Antoine souligne encore : « Avant, Il y avait des foires partout et des marchés dans la semaine. Aujourd'hui, la foire, c'est presque du folklore ». Aujourd'hui, même si l'impact commercial de la foire a évolué avec le temps, l'attachement demeure intact.

« La foire de Beaucroissant n'a peut-être plus la même résonance pour notre entreprise, mais nous sommes extrêmement fiers d'avoir participé à cette édition 2025. Cent ans après la première présence de notre grand-père, c'est une belle façon d'honorer notre histoire. Cette foire appartient au patrimoine familial. On sait ce que les anciens ont enduré les premières fois où ils sont venus à la foire de Beaucroissant. »



Reconstitution d'un marché en juillet 1995 à Bourg-en-Bresse (Ain)

Dictons et proverbes

A couzhi fazhe pi marsha, yon que gônne pe sè mèzha.

A la fazhe, é ya byè de j'ônou que che ressèblon.

É ya on tin pe tui, pe l'ônou pi pe cho que lou minne.

É ne pô touzhou lé ple greu boue, que labozhon le ple bale tare.

À courir foire et marché, un qui gagne pour cent ruinés.

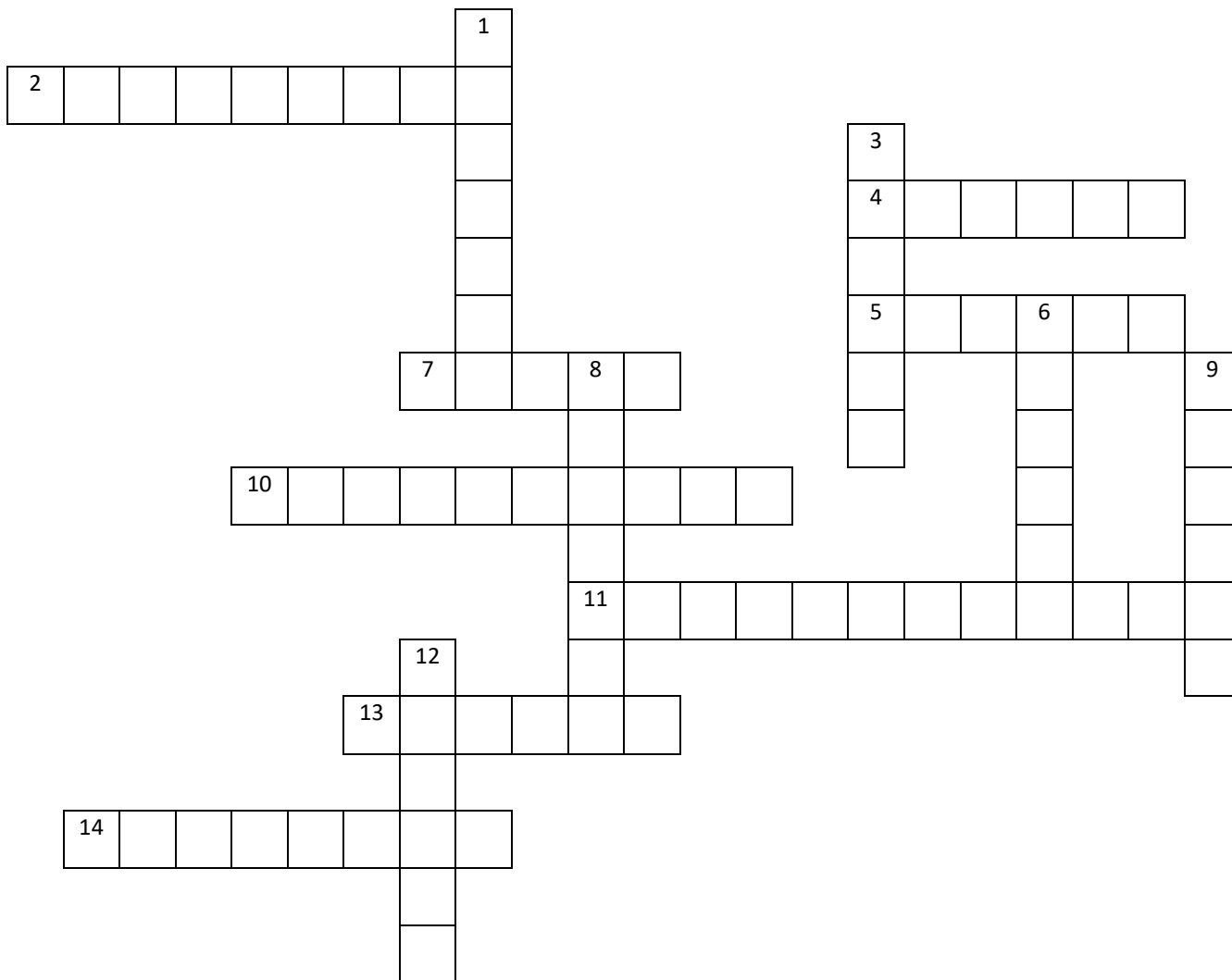
À la foire, il y a beaucoup d'ânes qui se ressemblent.

Il y a un temps pour tous, pour l'âne et pour celui qui le mène.

Ce n'est pas toujours les plus gros bœufs, qui labourent les plus grandes terres.

Mots croisés

Proposés par Marie-Josette Subtil - Écomusée Maison de Pays en Bresse – Saint-Étienne-du-Bois (Ain)



Horizontal

2. É ye t'a lui qu'on vè pi qu'on ashete la voulalye pi léj'oue.
4. I chon élevô dè de lapeni.
5. On i treuve de la frīta, dé légume, de bête, pi a de co che qu'é fô pe ch'abelye.
7. É ne fô pô lé metô tui dè lou mémou pani.
10. I travalye lou tyui pi répazhe lé coulyé dé shevô.
11. Quemè ch'apale l'èdre uyo que chon groupô le bête u moumè de jo vèta.
13. È Brache, i peurte le tra coulo de neutron payi.

Vertical

1. Fabrecô avoua de lè de vāshe u de shevra.
3. Le recrevon la pé de la voulalye.
6. Quemè ch'apale lou pete de la cana.
8. É dedè qu'on mete lé pinzhon pe lé pourtô vèdre.
9. Byè utīlou pe pourtô lé légume, lé moussé de beu, pi byè d'ôtrou sheuje.
12. Dè lou tin, l'évon chouvè aplaye pe deu pe labouzhô le tare.
14. On lé fa tyuizhe dè la choupa don bin on lé mèzhe avoua de chôcha (venègrou, èlou pi moutarde).

Solution : BŒUFS - BOURRELIER – CANETON – CHAMP DE FOIRE - COQUETIER – FILOCHE - FROMAGE – LAPINS – MARCHÉ – ŒUFS – PANIER – PLUMES – POIREAUX – POULET.

Émissions radio

Les langues se délient, par des représentants du Groupe patoisant de la Maison de Pays en Bresse à Saint-Étienne-du-Bois (Ain)

Reportages en patois préparés par Jean-Paul et Albert. Chaque émission est diffusée sur deux radios, Radio B (ex Tropiques FM) et RCF Pays de l'Ain (qu'on peut retrouver sur www.radio-b.fr/les-langues-se-delient pour Radio B ou encore www.rcf.fr/les-langues-se-delient pour RCF).